

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jules PRAVIEUX

Leur oncle

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 20, p. 134-136

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Leur Oncle

Nous avons publié dans le N° de juillet-août un extrait du dernier roman de M. Jules Pravieux, alors en cours de publication. Le bon accueil que nos lecteurs lui ont réservé, nous engage à leur offrir cet autre fragment, tiré du début de l'ouvrage.

Je suis venu, au mois de mars de cette année 1914, me « retirer » à Richateau. Pourquoi ai-je choisi cette ville plutôt qu'une autre ? Sans doute, j'y avais ma famille, mais cette seule considération n'eût point pesé d'un tel poids sur mon esprit qu'elle eût entraîné ma décision. Je fus — comme tant d'autres ! — attiré par ce charme étrange qui nous ramène vieux, las, dégoûtés, où nous sommes nés, où nous croyons avoir été heureux, où il nous semble que nous allons retrouver, dans les gravats de nos souvenirs d'enfance, quelques petits bonheurs autrefois dédaignés et qui peuvent encore amuser un vieillard. On compte reverdir au spectacle des choses qui vous ont vu jeune : une manière de mourir heureux, ou presque ! A mon âge, on est triste sans savoir pourquoi. C'est que nous, vieillards, nous avons l'âme creuse et qui a faim, on ne sait au juste de quoi. Eh bien ! la voilà, la bonne et substantifique illusion qui est, pour un septuagénaire, le pain des vieux jours et lui redonne le goût de vivre : on meurt lentement, insensiblement, se disant qu'on rajeunit.

Quand je suis arrivé à Richateau, il y avait, boulevard Pasteur, dans le voisinage de l'Ecole normale, certaine maison à louer qui, depuis des années, attendait un preneur qui, depuis des années, se dérobaient. Elle avait été conçue, construite et habitée par un négociant de la ville qui s'appelait je ne sais comment et avait fait fortune en vendant je ne sais quoi. La « villa des Aubépinés »

tenait à la fois du chalet suisse et de l'établissement de bains : familièrement, je l'appelais « le Balneum ». Aux gens qui passent sur le boulevard Pasteur, ma maison doit inspirer des pensées hydrothérapiques : plus d'un, en l'apercevant, peut faire un retour sur soi-même et se demander depuis combien de temps il ne s'est pas lavé les pieds. Les porcelaines multicolores qui déshonorent sa façade rendraient fou un artiste. Quand je me décidai à louer cette villa, ma famille toute entière protesta, disant que je la couvrais de ridicule. Je déclarai que tel était mon bon plaisir. Si je ne donnai pas les raisons de mon choix, il ne s'ensuit point que je n'en avais aucune. Et puis, pour le temps qu'il me reste à vivre, ce nid n'est-il pas assez bon pour le vieil oiseau que je suis !

J'avais installé là, pour mon service, un vieux ménage, les époux Pinson, couple disparate, mais uni par le plus tendre lien. Lui, Désiré, grand, gros, gras, dont la massive sérénité se nuançait d'un mépris délicat, mais obstiné, pour le travail et tout ce qui pouvait y ressembler. Elle, Annette, bouillante, pétulante, pétillante, qui se vantait d'« abattre de la besogne », ce qui est vrai si l'on veut bien admettre qu'abattre c'est massacrer. Il semble que la vertu de probité, chassée de partout ailleurs, ait trouvé asile dans le cœur des époux Pinson que je signale comme une pure merveille d'honnêteté. C'est pour moi un sujet perpétuel d'étonnement, parfois même de récréation, de voir, réunis sous le même toit, lui et elle : lui, ce bloc imposant de chair humaine qui paraît indéracinable partout où il se pose ; elle, cette poudrière toujours prête à faire explosion. Ces braves gens qui, depuis la mort de ma femme, gouvernent la maison, restent chez moi par sympathie (le cœur humain est un abîme) et aussi, sans doute, parce qu'ils comptent sur une petite rente que je puis leur attribuer

par testament, pour les dédommager de la place que je leur ferai perdre en allant occuper la mienne au cimetière. Telles sont mes intentions, mais j'évite de les leur révéler pour ne pas les induire en tentation de mauvais désirs à chacune de mes crises de foie. Pour faire du bien autour de soi, rien de tel que de se décider à mourir, mais voilà, on y regarde ! J'aime à me représenter mes Pinson heureux sur leurs vieux jours et bénissant ma mémoire. Ils n'attendent pas trop longtemps. L'Académie française, qui ne se lasse pas de couronner la vertu, devrait leur décerner l'un de ses prix qui les aiderait à patienter.

Alors, c'est entendu, j'écris mon « journal » qui sera celui des autres. En moi, il ne se passera rien qui soit digne de m'intéresser, mais chez mes proches, chez le voisin, il y aura matière à observer, à juger et, sans doute, à critiquer. Oui, à critiquer ! Je me connais. Pourvu qu'au moins je n'y prenne pas trop de plaisir ! C'est qu'en effet, il n'est pas très douloureux de confesser les péchés de son prochain, toujours si laids, ce qui est une manière de nous donner à nous-mêmes l'absolution pour nos propres fautes, toujours si jolies. Je tâcherai de me défier de moi-même comme d'un complice.

Jules PRAVIEUX.